Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen

Herausgeber: Bund Schweizer Architekten

Band: 75 (1988)

Heft: 10: Architektur - Bewegung = Architecture - mouvement = Architecture - movement

Vorwort: Vom "Schönen Menschen" zum "Mann auf der Strasse" = De "l'homme ideal" à "l'homme de la rue" = From the "Beauty of Man" to the "Man in the Street"

Autor: Hubeli, Ernst

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vom «Schönen Menschen» zum «Mann auf der Strasse»

In der Renaissance heftet sich der «Schöne Mensch» an die Architektur. In den Köpfen Francesco Giorgio Martinis oder Dürers ist er eine Säule, eine mathematisch nachvollziehbare Geometrie. Leon Battista Alberti nimmt sich ihn, den symmetrischen Menschen, zum Vorbild und warnt vor dem Bau assymetrischer Körper – alles Ungleiche erschien ihm als Ungeheuer. Der Sieur de Brantôme stellt einen Katalog von dreissig Punkten auf, die erfüllt sein müssen, dass eine Frau als vollkommen schön gelten kann: «Drei weisse Dinge: Haut, Zähne, Hände. Drei schwarze: Augen, Augenbrauen, Augenwimpern. Drei dicke: der Arm, der Schenkel, die Wade. Drei dünne: der Mund, die Haare, die Finger» usw. Hitler erfindet den Katalog der Hässlichkeit des Untermenschen. Bei Haussmanns Städteplan für Paris ist die Hässlichkeit geometrisch definiert, das Krumme zu zerstören ist Pflicht – das galt den Aufständischen, die Arbeiterviertel wurden niedergewalzt. Die bürgerliche Gesellschaft benützt die hygienische Seite einer sozialen Ästhetik, um hinter den Repräsentationsfassaden einen neuen Katalog von Normen vorzuschreiben, technisch-hygienische. Erst zögernd, im 20. Jahrhundert, wird auch die Schale abgeworfen: Das Haus ist noch Gehäuse für einen technischen Ablauf.

Der arme Mensch, er wird terrorisiert von Geometrien, von Saubermannsideologien, von Maschinen.

Inzwischen hat sich das Verhältnis von Politik und ästhetischen Zwangsvorstellungen gelockert, das Gesamtkunstwerk als Herrschaftsästhetik scheint überliefert, überführt. Nicht etwa weil die Distinktionsmittel aus den Köpfen verschwunden wären, sondern weil der «Schöne Mensch» und seine Symmetrien nun mehr oder weniger friedlich mit dem Krummen, der Hygiene und Technik koexistieren – als blosse Stilmittel ohne eindeutige politische oder ideologische Kodifizierung. Die Heterogenität der Kultur scheint eine Alternative zur Totalität einer ästhetischen Einheitspartei zu sein.

In den Ämtern des Bauens gilt zwar auch nicht mehr «Der schöne Mensch» als Massstab aller Dinge, aber – Zitat – «Der Mann auf der Strasse». Der verordnete Auftrag besteht in der amtlichen Alltagsfrage: «Kann dieses Projekt die ästhetischen Empfindungen dieses Mannes befriedigen?» Beamte, übrigens auch Beamtinnen vom Fach, fragen sich dann gemeinsam mit der Amtskundschaft, wer und wie er denn sei, dieser Mann und sein Geschmack. Gewissenhafte Abklärungen haben ergeben, dass noch niemand eine Antwort erhalten hat. Es gibt ihn gar

De «l'homme idéal» à «l'homme de la rue»

A la Renaissance, «l'homme idéal» se rattachait à l'architecture. Dans les esprits d'un Francesco Giorgio Martini ou d'un Dürer, il est une base, une géométrie mathématiquement intelligible. Leon Battista Alberti prend la symétrie de l'être humain en exemple et met en garde contre la construction de volumes asymétriques; tout ce qui est inégal lui semble monstrueux. Le Sieur de Brantôme dresse un catalogue de trente points qui doivent être satisfaits pour qu'une femme puisse être considérée comme idéalement belle. «Trois choses blanches: la peau, les dents, les mains. Trois noires: les yeux, les sourcils et les cils. Trois épaisses: les bras, les cuisses, les mollets. Trois minces: la bouche, les cheveux, les doigts…», etc. Hitler invente le catalogue des laideurs propres aux sous-hommes. Dans le plan d'urbanisme parisien de Haussmann, la laideur est définie géométriquement et l'objectiv est de détruire le courbe – en la circonstance les révolutionnaires; les quartiers ouvriers furent rasés.

La société bourgoise s'empare de l'aspect hygiénique d'une esthétique sociale pour prescrire un nouveau catalogue de normes technico-hygiéniques caché derrière des façades d'apparat. Peu à peu tout d'abord, le masque ne fut vraiment jeté qu'au 20ème siècle: la maison n'est plus alors que le contenant d'un processus technique. Les géométries, les idéologies de la propreté et les machines terrorisent le pauvre humain.

Depuis, le rapport entre politique et obsession esthétique s'est certes détendu. L'œuvre d'art totale comme esthétique autoritaire semble appartenir au passé, semble avoir été démasquées. Non pas que les moyens de distinguer aient quitté les esprits, mais parce que «l'homme idéal» et ses symétries sait maintenant coexister en paix avec le courbe de l'hygiène et de la technique, en tant que simple moyen stylistique sans codification politique ou idéologique bien nette. L'hétérogénéité de la culture semble être une alternative à la totalité d'un parti esthétique unique.

Bien que toutes les tentatives d'organiser l'architecture comme une esthétique unificatrice ne reposent aujourd'hui sur aucune justification sociale, les nouvelles idées n'en continuent pas moins à naître des esprits. De ceux des autorités par exemple. Là ce n'est certes plus «l'homme idéal» qui sert de mesure à toute chose, mais «l'homme de la rue» (citation). La mission officielle consiste à poser la question bureaucratique banale: Ce projet peut-il satisfaire les aspirations esthétiques de cet homme?» Des fonctionnaires féminines qui sont également à sa poursuite se demandent ensuite avec la clientèle publique qui est cet homme, comment est-il, quel est son goût? Des études très sérieuses ont montré que personne n'avait encore obtenu de réponse. Il n'existe pas cet homme moyen; la seule chose que l'on puisse dire à son sujet est qu'il peut se noyer dans une profondeur moyenne de 5 cm d'eau. Les fonctionnaires, hommes et femmes, qui prétendent sonder esthétiquement cet homme et le capturer dans leurs filets sont des charlatans. Qu'ont-ils de commun avec le punk, le vieux rocker ou le yuppie? La salade des goûts est-elle un système modulaire? «L'homme de la rue» a-t-il une géométrie, une âme normalisée?

Certes, l'architecture est confrontée à l'éternel et difficile problème de sa légitimation dans la société. Aujourd'hui, les politiciens trouvent rapidement leur credo qu'ils lisent de la «bouche du peuple»: par exemple la volonté de sauvegarder l'environnement menacé par la construction ou même de cultiver l'architecture, ce qu'exigent maintenant toutes les médias. Dans ce sens, il est parfaitement plausible que l'architecture fasse partie de cette politique. Mais attention, la chose n'est pas si simple, et «l'homme de la rue» n'est pas plus capable de fournir la re cette esthétique que son couteau de poche n'en fait un chirurgien. Par ailleurs, confondre architecture et politique est lourd de conséquences. Des temps difficiles et sombres nous remettent en mémoire cette tentation. Si toutefois on y succombe, les exemples les plus incroyables sont possibles: «L'homme de la rue» aime le «Kämpfer« (le guerrier), une traverse de fenêtre large de 8 à 20 cm, isolant moins bien que le verre et qui lui bouche la vue; «l'homme de la rue» aime le toit à deux pentes «sans blessure», car il est difficile de meubler les pièces pyramidales, le logement est mal éclairé et sans balcon. En bref: «l'homme de la rue» aime que sa maison soit mauvaise parce qu'il sait que, renovée ou neuve, elle sera toujours différente des autres. «L'homme de la rue», s'il existait, serait-il vraiment si bête?

«L'homme de la rue», on ne peut échapper à cette impression, est aujourd'hui un prétexte pour une esthétique «démocratique» autoritaire, pour chasser les voix d'esthètes de boulevard: le contraire même d'une vraie participation, d'une popularisation de l'architecture qui réclame la différenciation. Chez les spécialistes de l'esthétique, il est un prétexte pour dissimuler l'incompétence et au lieu d'une véritable approche du problème, il permet de mettre en avant un symbole de l'art autorisant à la fois tout et rien. *E.H.*

nicht, diesen Durchschnittsmenschen; was man über ihn sagen kann, ist lediglich, dass auch er bei einem durchschnittlichen Seetiefgang von 5 Zentimetern ertrinken kann. Die Beamten und Beamtinnen, die den Mann ästhetisch ausloten und umgarnen wollen, sind Spiegelfechter. Was haben sie mit dem Punk, dem Altrocker, dem Yuppie gemeinsam? Ist das Geschmackspüree ein modulares System, hat «Der Mann auf der Strasse» eine Geometrie, eine Seelenkiste?

Freilich stellt sich der Architektur das ewig schwierige Problem, wie sie sich gesellschaftlich legitimiert. Politiker haben heute schnell ihr Credo bereit, das sie vom «Volksmund» ablesen: Den Willen zur Erhaltung der durch das Bauen bedrohten Umwelt etwa oder gar eine Kultivierung der Architektur, die nun auch alle Massenmedien fordern. Insofern scheint die Architektur als ein Bestandteil dieser Politik durchaus plausibel. Nur, so einfach ist die Sache nicht, dass nun «Der Mann auf der Strasse» die ästhetische Anleitung liefern könnte, so wenig wie ihn sein Sackmesser zum Chirurgen macht. Und: Architektur und Politik gleichzusetzen ist irreführend, an diese Versuchungen erinnern uns nur harte, schlimme Zeiten. Tut man es trotzdem…

Amtlich beglaubigte Beispiele. Dem «Mann auf der Strasse» gefällt der «Kämpfer» (Fenstertyp), dessen 8–20 Zentimeter breite Sprossen (die schlechter als Glas isolieren) ihm die Aussicht versperren; dem «Mann auf der Strasse» gefällt ein Satteldach «ohne Wunden» (Übersetzung aus dem Amts- oder Vorkriegsdeutsch: Dacheinschnitte), dessen Pyramidenräume er nicht möblieren kann, das ihm die Wohnung schlecht belichtet, einen Balkon verbietet. Kurz: dem «Mann auf der Strasse» gefällt ein schlechtes Haus, weil er weiss, dass es – saniert oder neu – anders aussieht. Könnte «Der Mann auf der Strasse», gäbe es ihn wirklich, so dämlich sein?

«Der Mann auf der Strasse» – dieses Eindrucks kann man sich nicht erwehren – ist ein Vorwand für eine «demokratische» Herrschaftsästhetik, für den vermeintlichen Stimmenfang von Boulevardästheten: das pure Gegenteil von Partizipation und Popularisierung der Architektur, die das Ungleiche voraussetzt. Und für die ästhetischen Spezialisten ist er ein Vorwand, Inkompetenz zu vertuschen, anstatt sich der Sache anzunähern, eine Kunstfigur vorzuschieben, in deren Namen nichts und alles gültig ist.

Ernst Hubeli

From the "Beauty of Man" to the "Man in the Street"

In Renaissance times, "the beauty of man" was translated into architecture. In Francesco Giorgio Martini's or Dürer's imagination, man is turned into a column, represented by a mathematically imitable geometry. Leon Battista Alberti adopts an absolutely symmetrical representation of man as his ideal and admonishes people to refrain from building asymmetrical bodies – anything uneven he considered monstrous. Sieur de Brantôme even compiled a catalogue listing thirty items to be met so a woman might be considered truly beautiful: "Three white things: skin, teeth, hands. Three black ones: eyes, eyebrows and eyelashes. Three thick ones: the arm, the thigh and the calf. Three thin ones: the mouth, the hair, the fingers…", while Hitler invented the catalogue of the ugliness of the "Untermensch" (subhuman). In the case of Haussmann's urban plan for Paris ugliness is defined geometrically, to destroy everything bent has turned into a duty – aimed at the insurgents, the workers' settlements were razed. Bourgeois society uses the hygienic side of a social-minded aesthetics to create a new catalogue of binding norms to exist behind purely representational façades – technical-hygienical ones that is. Hesitantly the idea of an envelope is abolished in the 20th century: the house has become a mere case designed to house technical processes. And poor bewildered man is terrorized by geometries, bowdlerizing ideologies and machines.

In the meantime, the relationship existing between politics and aesthetic structures has lost some of its rigidity while total art as a dominating form of aesthetics seems dated and the sentence passed. Not because the means of distinction have disappeared from people's thoughts, but because "beautiful man" and his symmetries now more or less peacefully manage to coexist with the bent, with hygiene and technics – as a mere means of style without any specifically defined political or ideological codification. The heterogeneity of our culture seems to offer an alternative to combat the totality of a single aesthetic party with.

In the Departments of Building and Housing the "beautiful man", it is true, does no longer count as the scale all things are measured by, seeing that the quotation "the man in the street" has rather surreptitiously replaced it. The mandate once given, it culminates in bureaucratic questions such as: "Can this project meet the aesthetic emotional demands of this specific man?" Women clerks, also searching for Him, ask – together with the clients of public offices – who and how He and His taste might be. In-depth studies only prove that nobody has found out to date. He is quite non-existent, this average guy; all you can say is he may drown in a lake if waves reach an average of 5 centimetres of height. Clerks all over the world, intent on bagging Mr Average by defining his aesthetical needs, are shamming. Whatever may they have in common with a punk, a rocker or a yuppie? Is this brew of tastes a modular system and does the "man in the street" boast a geometry or a soul box?

Of course, architecture is faced by the eternally difficult problem of legitimizing itself socially. Politicians today quickly mouth their credo that they steal from the "folks": the desire to preserve the environment undeniably threatened by building speculation, or a cultivation of architecture such as all mass media demand nowadays. So far the definition of architecture as a component of this policy seems logical. But things are far from being as simple as they seem, and the "man in the street" cannot supply an aesthetic manual – much as his owning a pocket-knife will not automatically turn him into a surgeon. And: To put architecture and politics on an equal footing is misleading, the temptation only evoking memories of hard and bitter times: If you insist however…

Publicly certified examples: "The man in the street" simply loves an "impost window"; (a type of window) whose 8–10 cm broad bars (offering much less insulation than glass would) prevent his having an unobstructed view; "the man in the street" loves a gable roof "without wounds" (translation of pre-war officialese = recesses), whose pyramidal rooms he cannot possibly put any furniture in, which leave the flat only dimly lit and completely disallow for balconies. In short: "The man in the street" likes a badly built house because he knows that – whether renovated or new – it looks different. Can "the man in the street", always provided he actually exists somewhere, really be that stupid?

"The man in the street" – and you cannot escape the conclusion – is a mere pretext for a "democratic" aesthetics of domination, a superficial approval by boulevard aesthets: the pure contradiction of participation and popularization of architecture with its prerequisite of the unequal. And specialists in aesthetics use it as a pretext to hide incompetency instead of approaching the real problem, putting an artificial figure in front as a pretence in whose name all and nothing may be averred.

E.H.